

Dimanche 20 novembre

Luc 12, 42-48

Sophie Reymond

Nous avons là, rassemblées, deux paraboles sur l'attente, la vigilance et la responsabilité, aux v.35-40 et 41-48. La première met l'accent sur la veille et l'heure inattendue du retour du maître, l'autre sur le travail pendant la veille. Par ailleurs, le personnage change, nous passons du serviteur à l'économe ou à l'intendant, la seconde parabole visant alors plus particulièrement les responsables d'église. Le second, qui n'était pas un esclave, jouit ainsi de la confiance du maître.

Comment passer ce temps de l'attente, de ce temps intermédiaire, pascal, polarisé d'un côté par l'absence du Ressuscité et de l'autre, par son retour ? En d'autres termes, comment cette attente pourra-t-elle se vivre positivement, ni dans la tristesse de l'absence, ni dans la fuite en avant ? D'un côté, une présence invisible, de l'autre l'ignorance de l'heure du retour, à venir. Car elle vient, cette heure, il reviendra, le Maître, aucun doute là-dessus dans le texte. Quelle attitude *présente*, en revanche, suscitera à la fois cette absence du maître, la certitude de son retour et l'ignorance de l'heure ?

Car la parabole insiste bien sur le temps présent, un temps si plein qu'il peut être un temps de béatitude : *Heureux* ! Voilà qui suffit en tout cas à rendre ridicule l'accusation faite au Christianisme de fuir la vie du monde présent, alors qu'il le met simplement en perspective. Responsable du temps présent, si responsable même que l'intendant fidèle en est déjà "récompensé", par le fait même d'en vivre pleinement. Alors, comment vivre l'attente ?

Le texte nous présente deux manières, l'une positive (v. 42-44), l'une négative (45-46).

Le premier personnage est un intendant fidèle, avisé (ou sage), il a à cœur d'accomplir la tâche qui lui est demandée. Il s'y adonne et s'y donne lui-même. « Heureux ce serviteur, que son maître trouvera en train de faire ce travail ». Non pas heureux le Maître de se voir obéi et de retrouver ses affaires en état, mais heureux le *serviteur*. Pour ce serviteur, le maître viendra quand il viendra, nulle inquiétude à ce sujet, nulle lassitude non plus. Occupé à sa tâche, il ne sera pas surpris, ni pris par surprise ; il est prêt, non pas parce que la tâche sera achevée, mais parce qu'il y est, à la tâche. Il ne sait pas plus que l'autre quand il viendra, mais pour lui, son maître ne tarde ni ne vient trop tôt. Il viendra en son temps, au temps opportun, qui appartient au Maître, et quand il viendra ce sera le plein bonheur ; mais travailler à son service, voilà déjà une béatitude.

L'ignorance fait partie de sa vigilance, ne pas savoir n'entraîne chez cet intendant, qui par ailleurs est dit fidèle, aucune lassitude. L'ignorance fait partie de la vigilance, et la vigilance est fidélité, et la fidélité ne s'inquiète pas, même quand elle attend, car son attente, c'est d'agir en toute confiance : heureux et prêt, parce qu'agissant. Confiance, mais non pas indifférence, sinon celle de la liberté qui accueille avec foi la volonté du maître.

Le *second* personnage, lui, polarise son attention, non pas tant sur le retour du maître que sur le sentiment subjectif qu'il tarde : « mon maître tarde à venir ». À priori, on ne voit pas selon quelle logique ce "retardement" devrait conduire inévitablement à un dérèglement. Il est une juste attente qui peut se faire soit intense et s'écrier : « Jusques à quand... ? ». Mais peut-être que parfois l'acuité de l'attente se transforme en anxiété, en manque de confiance ; la fidélité défaille, l'espérance cesse de féconder le temps présent, la perception du temps se fait trop humaine, trop reliée à soi jusqu'à vouloir maîtriser le temps. La tâche perd son sens, alors pourquoi s'y atteler ?

Et si le maître arrive alors « au temps qu'il n'attend pas », « à l'heure qu'il ne sait pas » (mais, en réalité, ni plus ni moins que pour le premier serviteur), ce n'est pas par quelque calcul pervers de la part d'un maître avide de piéger et surprendre son serviteur, mais parce que celui-ci n'est plus dans ce temps de Dieu qui, en réalité, est, de toujours et à toujours - que sa présence soit visible et perceptible ou non. L'esprit n'est plus disponible, mais affolé, occupé à s'en prendre aux autres, à se perdre lui-même.

La seconde partie du texte rajoutée à la parabole (v.47-48) fait la différence entre le serviteur qui connaissait la volonté du Maître - ce qui renvoie aux personnages précédents l'un s'étant montré responsable et l'autre non - et un autre qui ne la connaissait pas (ne faisant donc pas partie de la maison du maître) et envers qui le maître, le jugeant également, sera néanmoins plus clément (F. Bovon voit là, de manière narrative, un écho du début de l'épître aux Romains : tous sont pécheurs). Cette seconde partie nous adresse donc la question suivante : connaissons-nous la volonté du maître, oui ou non ? Lui faisons-nous confiance ou non ? Dans la mesure où l'écoute de la Parole nous rend déjà membres de la maison du Maître, à quelle clémence pourrions-nous prétendre ? Plutôt qu'à la peur du jugement, la parabole ne nous appelle-t-elle pas davantage à la confiance, en soi déjà béatitude, ici et maintenant, ?

Car ces versets redisent aussi *la confiance du maître à l'égard du serviteur* à qui *beaucoup* est donné, ou *beaucoup* confié, c'est dire la haute responsabilité donnée aux fidèles comme aux responsables d'église. En dernier ressort, c'est bien la générosité *de Dieu*, sa libéralité, qui sont ainsi mises en valeur, une générosité et une libéralité qui viennent remplir ce temps de l'attente, d'une plénitude d'ici-bas à une plénitude d'ici-haut (« il l'établira sur tous ces biens »).

On peut estimer qu'il tarde à venir. Il reste qu'être à son service, c'est témoigner de ce qu'il a donné et remis entre nos mains pour que nous-mêmes, comme une forme de veille et dans une liberté responsable, « en temps voulu », nous distribuions à notre tour « les rations de blé », ces biens que Dieu donne en partage pour notre nourriture, le pain quotidien et le pain de l'espérance.

Dans cette distribution des biens est un temps dont l'opportunité est confiée à l'homme, étant bien entendu que ces biens ne sauraient être confisqués ni laissés à l'abandon. L'on comprend alors que « beaucoup sera demandé à qui aura été beaucoup donné », car ce « beaucoup », ce sont les biens mêmes d'un Dieu généreux, généreux au point de se donner lui-même. Voilà certes de quoi occuper le temps de l'homme de telle sorte qu'il coïncide avec ce temps de Dieu qui ne cesse de donner, cette autre forme de sa présence. Jusqu'à la Parousie.